



HAL
open science

Écritures utopiques du mouvement de libération

Aurore Turbiau

► **To cite this version:**

Aurore Turbiau. Écritures utopiques du mouvement de libération. Nos luttes changent la vie entière, 50 ans de MLF, Marine Rouch; Sylvie Chaperon; Marine Gilis; Camille Morin-Delaunay; Barbara Wolman; Justine Zeller; Mathias Quéré, Nov 2020, Toulouse (en ligne), France. hal-03190486

HAL Id: hal-03190486

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03190486>

Submitted on 25 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Écritures utopiques du Mouvement de Libération des Femmes — « Nos luttes changent la vie entière » 50 ans de MLF

PAR AURORE TURBIAU · PUBLIÉ 06/11/2020 · MIS À JOUR 27/02/2021



Libération

voir les pièges

C'est difficile oui non!

déconstruire

yes my loulou!!

comment Faire!!!!

Détail, *Le Torchon brûle*, n°2, p. 8.

Ci-dessous le texte de ma communication pour le colloque « 'Nos luttes changent la vie entière' 50 ans de MLF », organisé les 6 et 7 novembre 2020 par Sylvie Chaperon, Marine Gilis, Camille Morin-Delaunay, Mathias Quéré, Marine Rouch, Justine Zeller et Barbara Wolman. Le colloque s'est tenu en ligne, et a été interrompu en milieu de journée par l'arrivée en masse de personnes du 18-25, qui ont contraint les organisatrices à interrompre les échanges puis à reporter la seconde journée. Communiqué diffusé par la suite :



Nous sommes contraint.es de reporter l'événement suite à une attaque de trolls d'extrême droite à caractère antisémite, nazi et antiféministe. Nous proposerons très rapidement une prochaine date dans des conditions plus sécurisées afin d'assurer la convivialité de nos échanges. Féministe tant qu'il le faudra.

Le premier panel du colloque, organisé par Marine Rouch et duquel je faisais partie, a pu se tenir le matin : je mets donc mon texte à disposition. J'ouvrais à peu près ainsi : « Audrey Lasserre a présenté l'histoire des « écritures en mouvement » des années 1970, et le travail mené depuis sa thèse¹ — dans le sillage duquel le mien se place. Pour évoquer ces écritures « en mouvement » j'ai voulu pour ce colloque parler un peu plus précisément des utopies littéraires du mouvement – parce que c'est joyeux et porteur d'espoirs (de bon augure pour la suite du colloque ?), mais aussi parce que l'utopie suppose une bonne dose de colère au départ, et qu'il me semble qu'on en partage beaucoup en ce moment – je crois que l'énergie d'il y a cinquante ans peut nous habiter et nous nourrir encore de ce point de vue. »

Finalement, l'augure n'aura pas été si bon : mais la rage continue de faire sens. J'apporte une nouvelle fois mon soutien à toutes les organisatrices du colloque.

Plan de l'article

- **Littératures utopiques**
 - Monique Wittig, des « guérillères » aux « porteuses de fable »
 - Intrusion féministe en littérature : réécrire l'utopie
 - Le rêve de nouvelles voix et de nouveaux symboles
- **« La rage accumulée est une dimension vitale de l'utopique principe d'espérance »**
 - « Elles étaient là [...] qui caquetaient à qui mieux mieux [...] pouffiasses intellectuelles, gouines débiles et militantes du M.L.F. »
 - La fureur poétique... des féministes
 - « Éliminer » l(e pouvoir d)es hommes ?
- **« Je suis vraiment navrée si “cette parole est trop dure” » : des contradictions de la littérature féministe**
 - Des sincérités indécentes
 - Utopies ou anti-utopies ? Du goût pour le chaos

Littératures utopiques

Monique Wittig, des « guérillères » aux « porteuses de fable »

De toutes les écrivaines en mouvement des années 1970 qui ont écrit des textes utopiques, ce sont

certainement ceux de Monique Wittig qui sont restés les plus connus, ou du moins les plus lus. *Les Guérillères*, le second de ses romans, représente selon Marthe Rosenfeld le texte utopique féministe qui a donné l'impulsion à la décennie 70 : non seulement il a remporté un grand enthousiasme chez les militantes du tout jeune mouvement des femmes, non seulement il a été abondamment cité partout, mais il a aussi formé ce que Kathryn Mary Arbour appelle **le « matri-text »² des utopies féministes françaises**. Selon elle, on retrouve condensés dans cette œuvre tous les éléments qui les caractérisent par la suite : mélange de rêve et d'épique, bouleversement de la langue, centralité du corps, appels à la destruction de la culture patriarcale, ouverture du genre de l'utopie à celui de la science fiction, etc. *Les Guérillères* en effet racontent, au départ, la vie idyllique qu'une communauté de femmes vivent entre elles, centrées autour de la célébration de leur existence et de leur corps ; puis la guerre enragée qu'elles ont menée contre les hommes, et leur rejet de tous les symboles qu'elles avaient chéris jusque-là ; le livre s'achève (très brièvement) sur l'idée d'une paix retrouvée.

En 1976 Wittig publie avec sa compagne Sande Zeig le *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* : un dictionnaire centré sur l'histoire et les mythes des « amantes » – pour ne pas dire des « femmes ». Il reprend, des *Guérillères*, l'image des « porteuses de fable ». Dans les *Guérillères*, elles sont celles qui viennent raconter des contes aux assemblées féminines — on les célèbre, on se remémore leurs histoires après leur départ. Dans le *Brouillon*, c'est grâce aux porteuses de fable qu'on peut retracer l'histoire des amantes, et retrouver notamment les mythes originels de l'âge d'or :

“ *Au commencement, s'il y a jamais eu un commencement, toutes les amantes s'appelaient des amazones. Et vivant ensemble, s'aimant, se célébrant, jouant, dans ce temps où le travail était encore un jeu, les amantes dans le jardin terrestre se sont appelées des amazones pendant tout l'âge d'or. Puis avec l'établissement des premières cités, un très grand nombre d'amantes rompant l'harmonie originelle sont appelées des mères. Amazone avait désormais pour elles le sens de fille, éternelle enfant, immature, celle-qui-n'assume-pas-son-destin. Les amazones ont été bannies des cités des mères. C'est à ce moment-là qu'elles sont devenues les violentes et qu'elles se sont battues pour défendre l'harmonie. Pour elles le vieux nom d'amazones n'avait pas changé de sens. Il signifiait à présent quelque chose de plus, celles-qui-gardent-l'harmonie. Par la suite il y a eu des amazones à tous les âges, sur tous les continents, îles, banquises. C'est aux amazones de tous les temps que nous devons d'avoir pu entrer dans l'âge de gloire. Bénies soient-elles.*³

Dans cet extrait Wittig raconte un mythe — un mythe qui reprend les caractéristiques de l'utopie : l'absence de chronologie ou de temporalité très claire, l'idée de l'unité et de l'harmonie, du plaisir constant. Comme ce qui se passe dans *Les Guérillères*, l'utopie des amazones connaît des ruptures : une guerre, cette fois non contre les hommes, mais contre les cités des mères. Beaucoup de chercheuses l'ont remarqué : **l'utopie selon Wittig, et selon les textes utopiques féministes des années 1970 en général, implique aussi une idée de révolution** – l'ordre stable et constant qui caractérise les utopies traditionnelles représente un risque d'enlèvement et d'instauration de formes de pouvoir, alors l'utopie féministe consiste à systématiquement les empêcher de s'installer.

L'harmonie revient ensuite : le nom d'amazones signifie aussi « celles-qui-gardent [quitte à se battre, quand il le faut], l'harmonie ».

Dans le *Brouillon*, on apprend en outre qui sont les porteuses de fable : elles sont d'anciennes amazones qui, « depuis l'âge d'argent, ont choisi une vie errante et se sont déplacées de communauté en communauté » pour raconter les histoires « d'amantes lointaines » :

“ Les conteuses qui depuis l'âge d'argent ont choisi une vie errante et se sont déplacées de communauté en communauté, de place en place, de ville en ville, s'appelaient des récitantes, ce pouvait être des poétesses, des musiciennes qui récitaient en s'accompagnant d'un instrument et même en chantant, ce pouvait être de simples narratrices qui parlaient sans mimiques et sans gestes. [...] elles racontaient des histoires d'amantes lointaines, d'amazones qui n'étaient des déesses qu'un jour par an, le jour de leur fête. Elles se sont refusées à devenir les porte-parole des grandes mères et des déesses régnantes. Elles ont refusé les hyperboles, les métaphores, ce que plus tard on a appelé les pièges d'une symbolique totalitaire où seules celles qui consentaient à entrer dans le cycle engendrement / production avaient droit de discours. **Depuis l'âge de gloire les porteuses de fables ont repris leur tradition.**⁴

Celles qui racontent des histoires refusent la stabilité : elles se déplacent sans cesse, dans l'espace, dans le temps et dans les images. On retrouve l'idée, qui crée la rupture narrative dans *Les Guérillères*, selon laquelle il faut se méfier des symboles, si beaux soient-ils et si utiles aient-ils pu être par le passé : ils sont néfastes dès qu'ils se stabilisent. Wittig parle ici de manière assez transparente de ce qui a pu se passer au sein du mouvement des femmes au milieu des années 1970, notamment dans les sphères les plus influencées par la psychanalyse. Derrière les « porteuses de fable », les « conteuses », les « récitantes », il s'agit aussi bien sûr des écrivaines du mouvement elles-mêmes : elles qui vivent à l'« âge de gloire » et qui sont en train d'initier une nouvelle littérature.

Intrusion féministe en littérature : réécrire l'utopie

Il est intéressant que Monique Wittig utilise le mot de « tradition » pour désigner les conteuses, car il renvoie à la fois à l'histoire des femmes et à leur exclusion du domaine de l'écrit (à leur relégation à la transmission orale), et à l'absence des femmes de l'histoire littéraire de l'utopie – au moment où Wittig, elle, écrit, elle bouleverse une tradition masculine plutôt qu'elle n'en reprend une féminine. Des chercheuses comme Angelika Bammer ont montré qu'**en littérature, l'histoire de l'utopie était résolument une histoire masculine**⁵. Quand on pense utopie, on pense Thomas More, Charles Fourier (on oublie souvent Christine de Pisan) ; et de fait, peu de femmes ont pu en écrire puisque le genre de l'utopie s'ancre dans des traditions philosophiques et politiques auxquelles les femmes n'étaient pas formées. Quand on pense utopie, on pense aussi état harmonieux de la société, où chacun·e est bien à sa place – les hommes à la cité, les femmes au foyer (mais heureuses !). Au centre de la réflexion se trouvent tous les sujets qui concernent la sphère publique

– les affaires de la cité, l'organisation de la société par strates et par fonctions : mais le domaine du privé, des relations sociales intimes, la question des violences entre les hommes et les femmes n'existent pas dans l'imaginaire utopique traditionnel.

Or les femmes ont besoin d'utopies, elles, pour repenser le privé, lieu prioritaire de leurs combats politiques dans les années 70 – elles ont besoin de pouvoir imaginer, comme le résume Évelyne Le Garrec,

“ Une vie où les relations ne seraient plus fondées sur la possession mais sur la liberté, toutes les femmes que j'ai rencontrées à l'occasion de ce livre en rêvent avec plus ou moins de précision. **Elles utopisent.** Et leurs utopies éliminent le couple constitué, structure contraignante et enfermante de nature où l'un est toujours, quelles que soient les réformes qu'on y apporte, le flic de l'autre. Toutes cherchent comment nouer le lien entre l'individu et le groupe, entre le besoin de solitude et de convivialité, l'une renforçant l'autre de façon positive. **Elles n'ont pas de système politique à proposer ni de théorie ni de schéma linéaire. Seulement des rêves, mais qui ne sonnent pas le creux. Des rêves qui sont des possibles. Pour demain. Pour plus tard.**⁶

Si les femmes avaient pu prendre place dans l'histoire de l'utopie littéraire, celle-ci aurait donc sans doute connu d'autres formes, suggère Angelika Bammer. Selon Isabelle Constant, qui a travaillé sur l'utopie chez Christiane Rochefort, le phénomène fonctionne en cercle vicieux :

“ La conséquence de la fixité de beaucoup d'utopies traditionnelles est que, de par la non-orthodoxie de leur forme, la plupart des utopies féministes ont souvent été négligées par la critique utopiste. À l'inverse de beaucoup d'utopies traditionnelles, les utopies féministes ouvrent de nouvelles voies imaginaires et rendent théoriquement la réalisation de l'utopie impossible.⁷

Cela explique pourquoi les utopies féministes des années 1970 se caractérisent particulièrement par leur irrévérence envers les canons ou envers les frontières des genres littéraires : de toute façon, leurs rêves ne pourraient pas entrer dans le moule ce que d'autres ont nommé à leur place « utopie » – alors autant tout bouleverser.

Les utopies du MLF ressemblent à des épopées, à de grands délires, à des romans comiques, à de la science fiction : à tout, sauf à des utopies au sens traditionnel – masculin. Le jeu avec les codes est permanent. Je trouve par exemple assez caractéristique – et assez drôle – cet avant propos de Françoise d'Eaubonne à son roman *Les Bergères de l'Apocalypse* :

“ Il est des livres qui s'imposent comme des heurts ou se projettent comme des ombres. Il est des livres remèdes, la plainte de ce qui souffre, la colère contre l'injuste, le discours qui rassure celui qui le tient. Il est des livres à thèse : la pire espèce. Et enfin il en est qui peuvent avoir l'air de l'un de ceux-ci et qui ne sont que des « visions absurdes ». C'est le cas de **ce roman qui n'est – humblement qu'une épopée.** [...] Ce livre qui n'est que l'histoire d'un autre livre (historique) s'appliquant à traiter d'un sujet

*non historique (puisqu'il n'a jamais vécu) n'est donc ni anticipation ni thèse politique ou philosophique ni remède au mal de vivre féministe en monde patriarcal, rien qu'un délire épique, ou si vous aimez mieux une épopée délirante, et doit seulement être pris comme tel. Toute ressemblance avec des personnes n'ayant pas encore vécu mais appelées à vivre ne saurait être donc que l'effet d'une prophétie.*⁸

Dans cet avant-propos, d'Eaubonne explique la manière dont elle se place sur la scène littéraire tout en brouillant les pistes, dans un joyeux mélange : un livre qui heurte, mais pas un livre à thèse ; un livre qui parle de l'injustice mais pas un livre remède ; plutôt une « vision absurde » ; plutôt une épopée, mais humble – contradiction dans les termes ! Elle classe, elle juge en même temps ; elle déprécie les autres, elle se moque d'elle-même ; elle joue la modestie en se faisant pourtant prophète.

Le rêve de nouvelles voix et de nouveaux symboles

L'une des grandes caractéristiques de la littérature utopique féministe des années 1970, en France, c'est aussi qu'elle se concentre beaucoup sur des questions linguistiques et stylistiques. Le courant qu'on a nommé après Hélène Cixous **le courant de « l'écriture féminine »**, mais que beaucoup d'écrivaines ont commencé à penser au même moment et de différentes manières, **représente l'une des grandes utopies de la décennie**. Il est porté, avant tout, par le constat que les femmes sont absentes de l'histoire des idées, de l'histoire des arts et de la littérature : elles sont les grandes muettes. Et donc, par cet espoir fou : peut-être que, si les femmes se mettaient à parler, et si on se mettait à les écouter, on arriverait à créer une forme de culture qui serait totalement neuve, qui pourrait exprimer le monde sous de toutes nouvelles formes et proposer de nouveaux espoirs.

“ *Il n'est pas impossible que si les mots pleins et bien assis ont de tout temps été utilisés, alignés, entassés par les hommes, le féminin pourrait apparaître comme cette herbe un peu folle, un peu maigrichonne au début, qui parvient à pousser entre les interstices des vieilles pierres et – pourquoi pas ? – finit par desceller les plaques de ciment, si lourdes soit-elles, avec la force de ce qui a été longuement contenu.*⁹

Cela implique de trouver **des formes nouvelles : non linéaires, non logiques, non rationnelles**, parce que tout cela apparaît à l'époque comme des caractéristiques de la « bonne parole » masculine. Dans *Les Guérillères*, lorsque les « porteuses de fable » arrivent on se lance avec frénésie dans des « paradoxes », « logomachies », « paralogismes » et autres prises de parole démentes ; c'est souvent, de fait, le thème de la « folie », ou parfois de « l'hystérie », qui est utilisé pour décrire les nouvelles possibilités d'écriture pour les femmes. La révolution à venir est encore floue, en littérature du moins ; du point de vue de la langue, on ne sait pas encore très bien vers quoi on se dirige. D'après Michèle Causse et Maryvonne Lapouge, les révolutionnaires littéraires rêvent ainsi d'une œuvre qui

“ *opère une remise en cause de la société dans sa totalité et préconise des changements*

radicaux (les modes en sont flous, capillaires, « révolutionnaires » [...]). Ici, on ne s'occupe pas tant de ce qui existe (d'ailleurs jugé aliénant et légal pour la femme) que de faire exister ce qui n'existe pas encore. C'est une création hic et nunc ne tenant compte que des aspirations et besoins de la femme. On invente, on évolue sur une autre planète. [...] [elles] montrent une défiance absolue envers les mots. [...] En chacune toutefois règne un malaise [...] Chacune voit dans le langage le véhicule du phallogentrisme, chacune se sait piégée, prisonnière, colonisée, mais aucune ne réagit de même en face de cette convention institutionnelle.

On arrive là au point délicat, source de nombreuses tensions ces années-là – notamment parce que tout le monde n'a pas les mêmes utopies, les mêmes rêves :

“ *Au pis la femme s'en accommode, au mieux elle souhaite un séisme dont l'épicentre serait en son corps. Le langage cessant de trahir pour traduire enfin. Une adéquation s'opérant entre la réalité-corps et la réalité-mots.*

Juste une parenthèse ici pour rappeler qu'on est assez habituée-es à tracer de grandes lignes de démarcation entre les différents courants du féminisme des années 1970. Notamment, pour ce qui concerne la littérature, entre celles qui s'occuperaient de « l'écriture féminine », des corps et de l'identité féminine, et les autres qui se tiendraient loin de fantasmes jugés essentialisants – on sait que Wittig par exemple ne portait pas forcément en grand respect certaines pratique d'écriture¹⁰. Mais à vrai dire, qu'on ne pense par exemple qu'au *Corps lesbien* : on retrouve la même idée de la recherche littéraire utopique d'une adéquation corps-mots. Ce qui compte en fait, pour toutes, c'est de **parvenir à une « complète révision des mots »** :

“ *La femme en vient peu à peu à soupçonner [...] qu'un langage né de notre préhension de la réalité, d'une réalité par nous modelée, ne serait en rien conforme à celui dont nous usons. Car le langage alors serait notre produit... tandis que nous en sommes, pour le moment, les produits.*
Fourier l'avait bien compris qui, en pays d'harmonie, souhaitait en tout premier lieu une complète révision des mots.
C'est à cette refonte du langage que les femmes, de plus en plus, s'attachent, s'attacheront.¹¹

La référence à Fourier est claire : c'est un travail foncièrement utopique que mènent les écrivaines féministes. On n'est pas, en littérature, directement en prise avec le réel et avec la politique : si l'on travaille, comme le rappelle aussi Wittig dans le *Chantier littéraire*, c'est sur les mots – et c'est à partir de leur matérialité qu'on peut espérer changer quelque chose au regard qu'on porte sur le monde, à la manière dont on le façonne.

« La rage accumulée est une dimension

vitale de l'utopique principe d'espérance »

Les années MLF sont donc à beaucoup d'égards, en littérature, des années d'utopie. En préparant cette communication, prise dans les nouvelles de la semaine¹², je me suis dit qu'il fallait pourtant aussi parler de colère et de fureur — les utopies tiennent aussi de la rage.

« Elles étaient là [...] qui caquetaient à qui mieux mieux [...] pouffiasses intellectuelles, gouines débiles et militantes du M.L.F. »

Petite parenthèse, pour un contexte. **Les féministes n'auront pas été les premières à décrire la force de leur rage** : en fait, en général, c'est plutôt quelque chose qu'on leur reproche abondamment. Pendant les années 70, Benoîte Groult rappelait par exemple, en soutien au MLF, qu'on s'amuse toujours à considérer les revendications des femmes comme des réclamations d'hystériques enragées.



Oubliant que les revendications de ces « forcenées », qui suscitèrent tant d'indignation hier, nous paraissent tout à fait légitimes aujourd'hui, des journalistes continuent à distiller les mêmes attaques fielleuses : je viens de lire, dans un hebdomadaire que je ne veux même pas nommer, un article, signé Irina Kolomjar, qui aurait pu être écrit par les pires réactionnaires de 1795 :

« Elles étaient là deux ou trois cents peut-être qui caquetaient à qui mieux mieux dans la vaste salle... mères en lutte dans leur cuisine, filles en lutte sur le front du sexe... , pouffiasses intellectuelles, gouines débiles et militantes du M.L.F. Les heures une à une dégoulinait le long des cheveux sales et des corps flasques de ces passionnaries qui transpirent le malaise et la haine inconditionnelle de la vie sous toutes ses formes ou presque... L'hystérie après 11 heures du soir est à son comble. L'hystérie, la sottise et une médiocrité sur laquelle il serait finalement indécent de s'étendre davantage. Les guérilleros en jupon ont beau porter le pantalon, le jupon dépasse. »¹³

L'extrait que cite Benoîte Groult, en 1975, est tiré de *Minute* – il s'agit d'un journal satiriste d'extrême droite, cela explique un peu l'outrance du ton. Il n'empêche : quand on parle de la rage des féministes, celle qui s'exprime en littérature en tout cas, quand on parle de leur envie de faire « exploser » le patriarcat¹⁴, on peut garder ce contrepoint en tête : ambiance...

Heureusement les « pouffiasses intellectuelles, gouines débiles et militantes du M.L.F. », pour reprendre les belles expressions d'Irina Kolomjar, expriment en réalité leur colère d'une manière bien plus intelligente que ce que la journaliste laisse entendre. En préparant cette communication, je pensais aux débats tout récents autour des livres de Pauline Harmange (*Moi, les hommes, je les déteste*) et d'Alice Coffin (*Le Génie lesbien*), qu'on accuse pour résumer de prôner la haine des

hommes – je pensais aussi, par exemple, à la tribune qui circule ces derniers jours à l’université, qui s’inquiète de la propagande anti homme blanc, teintée d’obscurantisme, qui se développerait en ce moment dans les milieux intellectuels. La chose qu’on peut rappeler, c’est que la colère des féministes n’est pas nouvelle, non plus que celle de leurs opposants : **elle est aussi ce grâce à quoi on gagne certains combats, si on se place sur un terrain politique ; elle est aussi ce qui permet à l’utopie de naître.** On ne crée pas d’utopie sans être en colère, ou tout au moins très insatisfait du monde dans lequel on vit : Ernst Bloch rappelait que « la rage accumulée est une dimension vitale de l’utopique principe d’espérance »¹⁵.

La fureur poétique... des féministes

Les chercheuses qui ont travaillé sur l’histoire de l’utopie féministe ont signalé qu’il y avait sur ce point une différence assez grande entre les utopies traditionnelles et les utopies féministes : du côté des utopies traditionnelles, le registre de l’émotion est globalement absent – on peut éprouver joie et plaisir, ils sont mentionnés, mais le registre principal concerne le rationnel, le respect d’une bonne organisation sociale – la colère ou l’insatisfaction qui ont conduit à créer une utopie n’ont pas droit de cité. **C’est tout l’inverse dans les utopies féministes : la rage est là, elle éclate, elle fait partie de l’utopie**¹⁶.

“

Elles disent qu’elles chantent avec une si parfaite fureur que le mouvement qui les porte est irréversible. Elles disent que l’oppression engendre la haine. On les entend de toutes parts crier haine haine.

*Elles menacent elles attaquent elles conspuent elles les invectivent elles les huent elles leur crachent à la figure elles les bafouent elles les provoquent elles les narguent elles les apostrophent elles les malmènent elles les brusquent elles leur parlent crûment elles les exècrent elles leur font des imprécations. Une si parfaite fureur les habite qu’elles bouillonnent elles tremblent elles suffoquent elles grincent des dents elles écument elles flamboient elles jettent feu et flamme elles bondissent elles vomissent elles se déchaînent. Alors elles les mettent en demeure elles les admonestent elles leur mettent les couteaux sous la gorge elles les intimident elles leur montrent le poing elles les fustigent elles leur font violence elles leur font part de tous leurs griefs dans le plus grand désordre elles jettent çà et là le brandon de la discorde elles provoquent des dissensions entre eux elles les divisent elles fomentent des troubles des émeutes des guerres civiles elles les traitent en ennemi. Leur violence est déchaînée elles sont au paroxysme de leur fureur, elles apparaissent dans leur enthousiasme dévastateur les regards farouches les cheveux hérissés, serrant les poings rugissant se ruant criant abattant avec rage quiconque dit d’elles que ce sont des femelles qui ressemblent à des femmes quand elles sont mortes.*¹⁷

Je n’ai pas besoin de souligner particulièrement la furie du texte : on parle de « couteaux sous la gorge » et de « guerres civiles » – mais dans le registre de la fiction ! Monique Wittig réécrit une épopée : cette fois il s’agit de la guerre des femmes – des guérillères – contre les hommes, et les

appels à l'extrême violence et à l'anéantissement sont très clairs. Et dans le même mouvement, elle fait de sa rage une vraie « fureur » poétique : « une si parfaite fureur », qu'elle répète plusieurs fois. Cela ne peut pas être anodin sous sa plume : on pense à la « fureur » poétique de Ronsard, cette folie de la création esthétique, grandiose, qu'il opposait à la folie de ses ennemis politiques, qu'il jugeait agressive et néfaste. Wittig, dans un geste assez typique de la littérature féministe de ces années-là, retourne l'image poétique en la chargeant d'un nouveau sens, ou plutôt en redonnant un plein sens au mot « fureur » : **ce sera la grandiose création poétique, et ce sera la guerre.**

« Éliminer » l(e pouvoir d)es hommes ?

Les textes utopiques féministes des années 1970 ne jouent pas vraiment dans la demi-mesure sur ce plan là : Kathryn Mary Arbour explique que l'idée d'une nécessaire destruction, d'une annihilation radicale du vieux monde, est caractéristique des utopies de Wittig, de Rochefort, de d'Eaubonne et d'autres – c'est une sorte de condition *sine qua non* pour créer un monde nouveau.

La culture et la langue sont allées trop loin dans l'impérialisme pour qu'on puisse les réorienter : il faut détruire.

“

Il faut, disent-elles, faire abstraction de tous les récits concernant celles qui parmi elles ont été vendues battues prises séduites enlevées violées et échangées comme marchandises viles et précieuses. Elles disent qu'il faut faire abstraction des discours qu'on leur a fait tenir contre leur pensée et qui ont obéi aux codes et aux conventions des cultures qui les ont domestiquées. Elles disent qu'il faut brûler tous les livres et ne garder de chacun d'eux que ce qui peut les présenter à leur avantage dans un âge futur. Elles disent qu'il n'y a pas de réalité avant que les mots les règles les règlements lui aient donné forme. Elles disent qu'en ce qui les concerne tout est à faire à partir d'éléments embryonnaires. Elles disent qu'en premier lieu le vocabulaire de toutes les langues est à examiner, à modifier, à bouleverser de fond en comble, que chaque mot doit être passé au crible.¹⁸

Chaque détail, chaque recoin de la culture et de la langue doit ainsi être sondé. Selon les utopistes, l'organisation sociale est trop profondément patriarcale dans ses racines pour qu'on puisse espérer la changer : encore une fois, il faut *détruire*. **C'est « le féminisme ou la mort », selon d'Eaubonne.**

“

*Non pas le « matriarcat », certes, ou le « pouvoir aux femmes », mais la destruction du pouvoir par les femmes. Et enfin l'issue du tunnel : la gestion égalitaire d'un monde à renaître (et non plus à « protéger » comme le croient encore les doux écologistes de la première vague).
Le féminisme ou la mort.¹⁹*

« Protéger » le vieux monde, tenter à toute force de le maintenir en place en l'adoucissant ou en le réformant, n'est pas une option viable selon les utopistes : la renaissance implique « la destruction » radicale du pouvoir « par les femmes. »

Ce sont des propos particulièrement radicaux – nettement révolutionnaires –, mais toujours

littéraires quand même : c'est en « science fiction » que d'Eaubonne imagine un monde où les hommes et leurs violences ont été éradiqués de la planète, c'est dans des textes qui réactivent les vieux mythes et leur donnent un nouveau sens que Wittig parle de brûler les livres.

Il se trouve que j'ai cité là des autrices qu'on range plutôt du côté des féministes « matérialistes », ou du moins du côté des révolutionnaires ; mais l'idée d'une nécessaire destruction se retrouve partout. Annie Leclerc « utopographe » quand elle imagine un monde où le travail des femmes serait reconnu à sa juste valeur :

“ *Si ce travail était perçu à sa juste et très haute valeur, il serait aimé, il serait choisi, convoité autant par les hommes que par les femmes. Il ne serait plus ce boulet, cette oppressante, irrespirable nécessité...*
... Mais je rêve, j'utopographe, je sais.
Pour cela, il faudrait que soient crevées, ridiculisées, roulées dans la boue des plus pitoyables bouffonneries, toutes les valeurs mâles du pouvoir...
*Mais il faudrait aussi que tout pouvoir soit arraché, brisé, réduit en cendres, laissant au peuple enfin non pas le pouvoir, mais sa seule puissance.*²⁰

Annie Leclerc ne faisait pas partie, en 1974, des femmes les plus révolutionnaires du mouvement des femmes : et pourtant son « utopographie » passe elle aussi par la destruction des « valeurs mâles du pouvoir », par leur violente mise à sac. D'autres, comme Hélène Cixous, préfèrent des images plus douces, parlent de travail de « sape » : mais c'est la même idée qui fonde son utopie, celle d'un bouleversement total de la culture.

“ *S'il éclatait à un nouveau jour que le projet logocentrique avait toujours été, inavouablement, de fonder le phallogentrisme, d'assurer à l'ordre masculin une raison égale à l'histoire à elle-même ?*
Alors toutes les histoires seraient à raconter autrement, l'avenir serait incalculable, les forces historiques changeraient, changeront, de mains, de corps, une autre pensée encore non pensable, transformera le fonctionnement de toute société. Or nous vivons justement cette époque où cette assise conceptuelle d'une culture millénaire est en train d'être sapée par des millions d'une espèce de taupe encore jamais reconnue.
*Quand elles se réveilleront d'entre les morts, d'entre les mots, d'entre les lois.*²¹

Cela correspond à ce dont on parlait plus tôt : un projet de refondation total de la langue et de la culture. Il passe par l'étape nécessaire d'un cauchemar où les femmes se « réveillent d'entre les morts » pour renverser « une culture millénaire » : il s'agit encore d'une utopie assez furieuse et assez destructive.

« Je suis vraiment navrée si “cette parole

est trop dure” » : des contradictions de la littérature féministe

Des sincérités indécentes

Pour conclure, quelques mots juste sur les difficultés rencontrées pendant les années MLF, pour faire entendre cette fureur : les écrivaines remarquent souvent combien l'on remarque leur rage, mais combien on en déplace le propos. Simone de Beauvoir en parlait à propos de son ouvrage sur la vieillesse, publié en 1970, à propos des colères provoquées par ses recherches sur la condition de femme vieillissante :

“ *J’ai exhalé cette rage [...] j’espérais gêner mes lecteurs. Mais non. [...] J’ai déplu, mais pour une tout autre raison : j’avais parlé sans la farder de la vieillesse. Je ne savais pas alors combien ce sujet était tabou et ma sincérité indécente.*²²

Le public se fâche à côté du problème : il ne comprend pas ce qui devrait faire l’objet de sa colère, et la reporte sur la personne qui a osé l’exprimer. Mêmes remarques à chaque grande étape du mouvement des femmes : au moment de la publication du manifeste des 343, en défense du droit à l’avortement :

“ *Sa simplicité elle-même fut considérée comme une provocation énorme. Oser signer ce texte sans dire ce qu’on gagne par an, pour quelle raison on peut désirer interrompre une grossesse ou pourquoi on l’a fait, ne rien mentionner du partenaire [...], quel outrage !*²³

Ou lors des journées de dénonciation des crimes contre les femmes à la Mutualité. Françoise d’Eaubonne se demande :

“ *Voyons, est-ce un fantasme ? Suis-je une névrosée, une aigrie, une mégère ? Nous sommes beaucoup à répondre à ce triste cliché. Nous étions plus de cinq mille à le faire, ces jours de 13 et 14 mai 1972, à la Mutualité. Je suis vraiment navrée si « cette parole est trop dure », comme disaient les Disciples. Qu’y puis-je ? Je suis née dans cette culture mâle, comme tout le monde ; je l’ai assimilée, je l’ai respectée, je l’ai parfois aimée ; me révolter contre elle est plus déchirant qu’on peut le croire, car c’est me révolter contre toute une partie de moi.*²⁴

Ce phénomène de malaise vis-à-vis de la colère, qui est pourtant la condition de possibilité de la lutte et de ses avancées, se retrouve aussi à l’intérieur du mouvement : plusieurs ont remarqué qu’il y avait malgré tout une pression à rester positive, à rester créative et à croire en la révolution – en dépit de tous les découragements. D’un point de vue littéraire cela donne quelque chose d’assez paradoxal, que souligne par exemple Évelyne Le Garrec dans *Les Messagères* : rendre compte de l’état des luttes et de la misère de la condition des femmes est une absolue nécessité, mais oui, ça met en colère, et ça désespère – or, d’aucunes lui reprochent ce désespoir. Son livre est publié aux

éditions des femmes en 1976 :

“ *Quand même, j'aimerais bien qu'on engage un jour une discussion avec les femmes sur le livre en tant que tel, comme forme d'expression, parce qu'après avoir écrit celui-ci, cela me semble quelque chose de terriblement limité et insuffisant [...]*
*Des femmes de la maison d'édition m'ont reproché une certaine agressivité, un certain pessimisme vis à vis du mouvement.*²⁵

On retrouve aux mêmes moments les mêmes tensions dans d'autres mouvements féministes, aux États-Unis par exemple. Jan Clausen, parmi d'autres, a par exemple exprimé son regret d'avoir été comme contrainte de croire à la force de la littérature pour changer le monde : **comme si l'utopie était obligatoire, comme si déroger à sa règle était un scandale au sein du féminisme**²⁶. C'est paradoxal, mais c'est aussi une forme de retour aux modes traditionnels de l'utopie : comme on le disait plus tôt, un genre d'écriture qui se caractérise forcément par la colère, mais qu'on doit ensuite dissimuler sous le texte pour ne plus laisser place qu'au positif et qu'aux belles croyances.

Utopies ou anti-utopies ? Du goût pour le chaos

Il y a donc, pendant les années MLF, une différence qui s'instaure entre celles qui tiennent d'une utopie positive, qui ont foi dans le pouvoir révolutionnaire des mots et qui refusent de déroger à cette croyance, **et celles qui acceptent aussi une utopie qui intègre le chaos et la négativité** – des recoupements ont bien sûr lieu dans les œuvres de chacune. *Les Guérillères* forme effectivement une sorte de paroxysme de cette tension : on a pu lire le roman à la fois comme une utopie et comme une anti-utopie – une utopie qui encourage la guerre et la révolution, qui jamais n'arrive vraiment au calme. Même chose chez Christiane Rochefort : est-ce qu'un roman comme *Archaos ou le jardin étincelant*, qui prône l'anarchie, qui part dans tous les sens, qui jamais ne laisse s'installer de cadre stable, peut vraiment être une utopie ? En tout cas pas dans le sens traditionnel : les utopies des féministes ne sont pas parfaites, comme le rappelle Angelika Bammer. Elles se caractérisent plutôt par l'instabilité radicale, la critique sans cesse relancée des ordres établis. Pour reprendre les mots de Rochefort :

“ *Ce n'était pas la perfection oh non. Bien plutôt, comme le disait si justement le sénéchal :*
« Quel bordel ce royaume ! »
C'est ainsi qu'on s'aperçut qu'on n'en meurt pas.
Comme le dit le proverbe : bordel n'est pas mortel.
*Tandis que l'ordre, l'est.*²⁷

Citer cet article : Aurore Turbiau, "Écritures utopiques du Mouvement de Libération des Femmes — « Nos luttes changent la vie entière » 50 ans de MLF", dans *Littératures engagées* (ISSN : 2679-4950), publié le 06/11/2020, <https://engagees.hypotheses.org/2619>, consulté le

06/04/2021.

Notes :

1. Audrey Lasserre, *“Histoire d’une littérature en mouvement : textes, écrivaines et collectifs éditoriaux du Mouvement de libération des femmes en France (1970-1981)”*. Thèse de doctorat, Paris: Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris III, 2014. Disponible en ligne. [↗]
2. Kathryn Mary Arbour, *French Feminist Re-Visions: Wittig, Rochefort, Bersianik and d’Eaubonne Re-Write Utopia*, thèse de doctorat, University of Michigan, 1984, p. 13. [↗]
3. Monique Wittig, Sande Zeig, *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*, Paris, Grasset, 2011 (1976), entrée « Amazones », p. 24-25. [↗]
4. *Ibid.*, entrée « Récitante », p. 182. [↗]
5. Angelika Bammer, *Partial Visions. Feminism and utopianism in the 1970s* (1991), Bern, Peter Lang, 2015. [↗]
6. Évelyne Le Garrec, *Un lit à soi*, Paris, Seuil, 1979, p. 232. [↗]
7. Isabelle Constant, *Les Mots étincelants de Christiane Rochefort. Langages d’utopie*, Amsterdam – Atlanta, Faux-titre, 1996, p. 97. [↗]
8. Françoise d’Eaubonne, *Les Bergères de l’Apocalypse*, Paris, Simoen, 1978, p. 15. [↗]
9. Xavière Gauthier, Marguerite Duras, *Les Parleuses*, Paris, Minuit, 1974. [↗]
10. « quand on écrit, il y a une intervention du corps mais c’est en tant qu’il produit un travail matériel (non en tant qu’il “secrèterait” une écriture comme si c’était un flux biologique comme dans l’expression malvenue de l’“écriture féminine”) », dans *Le Chantier littéraire*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2010, p. 122-123. On en a discuté lors du colloque : les positions de Wittig ont évolué avec le temps, parce qu’écrire le corps féminin au début de la décennie n’a pas le même sens que le faire dix ans plus tard — des mouvements et des conflits ont bouleversé le paysage et les positionnements de chacune entre temps. De même pour la question de la féminisation de la langue, dont on a aussi parlé : dans *Le Chantier littéraire* (en 1986) Wittig affirme qu’elle ne veut pas de féminin pour le mot « écrivain », mais c’est une position propre à 1986 : dans ses œuvres des années 1970, elle féminise encore beaucoup ses écrits — ça n’a pas, alors, comme l’a rappelé Audrey Lasserre, la même portée politique. [↗]
11. Michèle Causse, Maryvonne Lapouge, *Écrits, voix d’Italie*, Paris, des femmes, 1977, p. 17-18. [↗]
12. Contexte des *trois dernières semaines* pour une lecture ultérieure : reconfinement lié à la seconde vague de pandémie, attentats, racisme décomplexé qui s’ensuit, déchaînement contre « l’islamo-gauchisme » de la gauche et des universitaires, élections américaines, répression violente des protestations lycéennes, passage en force de la LPPR et menaces sur les libertés académiques... [↗]
13. Benoîte Groult, *Ainsi soit-elle*, Paris, Grasset, 2000 (1975). [↗]
14. C’était une plaisanterie ici mais je n’ose pas donner de lien : comprenez qui pourra. [↗]
15. Citation un peu lointaine que je n’ai pas pu vérifier : Bloch cité par Angelika Bammer. « ‘Accumulated rage’, Ernst Bloch contends, is a vital dimension of the utopian principle of hope. It is the future stirring under the crust of a present that has become intolerable. », Angelika Bammer, *op. cit.*, p. xli, ma traduction. [↗]
16. Arbour, *op. cit.*, p. 21. [↗]
17. Monique Wittig, *Les Guérillères*, Paris, Minuit, 2019 (1969), p. 161-164. [↗]
18. Monique Wittig, *Les Guérillères*, *op. cit.*, p. 184-186. [↗]
19. Françoise d’Eaubonne, *Le Féminisme ou la mort*, Paris, Horay, 1974, p. 167. [↗]

20. Annie Leclerc, *Parole de femme*, Arles, Actes Sud, 2001 (1974), p. 124. [↗]
21. Hélène Cixous, Catherine Clément, *La Jeune née*, Paris, Union générale d'édition, 1975, p. 119. [↗]
22. Simone de Beauvoir, *Tout compte fait*, Paris, Gallimard, 2013 (1972), p. 164. [↗]
23. Françoise d'Eaubonne, *Le Féminisme ou la mort, op. cit.* [↗]
24. *Ibid.* [↗]
25. Évelyne Le Garrec, *Les Messagères*, Paris, des femmes, 1976, p. 183. [↗]
26. Voir Jan Clausen et al., *Je transporte des explosifs on les appelle des mots. Poésie et féminismes aux États-Unis*, Paris, éditions Cambourakis, 2019. [↗]
27. Christiane Rochefort, *Archaos ou le jardin étincelant*, Paris, Grasset, 1999 (1972), p. 324. [↗]



Rechercher dans OpenEdition Search

Vous allez être redirigé vers OpenEdition Search

Dans tout OpenEdition

Dans Littératures engagées